



Préface

Père Bernard Housset

évêque émérite de Montauban et de la Rochelle
et curé de Saint-Aigulin (Charente-Maritime)



C'est volontiers que je réponds à Pierre Arnal me demandant une préface à ce livre. Car la lecture de celui-ci m'a vraiment passionné. Non seulement parce que j'ai connu au séminaire universitaire de Toulouse les quatre prêtres qui ont donné leurs témoignages. Mais aussi parce que l'ensemble du livre décrit avec justesse et perspicacité une page de l'histoire de l'Église en France. Celle qui s'écrit depuis plus de cinquante ans pour la mise en pratique du concile Vatican II, avec ses réalisations positives, ses difficultés face aux obstacles rencontrés, ses échecs.

QUE FAISONS-NOUS DU CONCILE VATICAN II ?

Quelques prêtres et laïcs ont pris leur plume pour décrire avec vérité et même passion – car rien de grand ne se fait sans passion ! – la mise en route et les applications, plus ou moins réussies, du Concile dans le diocèse de Toulouse. Mais, de fait, c'est l'histoire de la plupart, pour ne pas dire de la totalité, des diocèses français qui est ici judicieusement racontée. Je souhaite que ce livre soit diffusé dans toute la France, car je suis sûr que ses lecteurs seront, comme moi-même, fort intéressés. Particulièrement par les quatre points suivants.

NOTRE SOCIÉTÉ EST EN PROFONDE MUTATION

L'Église n'existe pas pour elle-même. Elle a sa raison d'être dans le service évangélique des personnes et des sociétés où elle est implantée. À moins de vouloir une Église-forteresse (mais alors qui pourrait y entrer?), toute réflexion et action de l'Église – qui est « *dans le monde sans être du monde* » (cf. Jean 17) – doit tenir compte de la société où elle se trouve et à laquelle elle est envoyée.

De ce point de vue, j'ai rarement lu une analyse aussi pertinente que celle de René Souriac sur l'histoire de l'Église et sa situation dans une société qui a considérablement évolué tout au long du XX^e siècle. Il est certain que la société actuelle n'est plus du tout celle des années soixante. Il est certain aussi qu'une forte rupture de tradition, en particulier dans l'éducation, cause, chez certaines personnes, des difficultés de structuration et les amène à douter de leur identité. Ce n'est pas une raison pour affirmer que le Concile aurait fait son temps. Dire cela, c'est oublier qu'un concile est animé par l'Esprit saint. Il est voulu précisément pour que l'Église assure sa mission dans un monde nouveau, bien différent de celui où elle était à l'aise depuis des siècles. René Souriac met l'accent sur les changements les plus significatifs.

Je me permets de nuancer ses propos sur l'individualisme de notre société. Que pas mal de gens soient tentés par un repli sur eux-mêmes, c'est évident. Pourtant, jamais la vie associative n'a été aussi développée en France qu'à l'heure actuelle. Je préfère dire que beaucoup de personnes ont pris conscience de leur autonomie, ce qui est différent de l'individualisme. Et notre société est persuadée, à juste titre, que chacun est unique. Pourquoi nous en plaindre? Ce sens de la personne et de sa dignité inaliénable n'a-t-il pas un fondement évangélique?

Ainsi est-il question, dans ce livre, de l'âge de la confirmation, quelques diocèses faisant le choix de la donner durant l'enfance, en contradiction d'ailleurs avec une décision de l'Assemblée plénière des évêques français. La question de l'âge le plus favorable pour ce sacrement est débattue depuis longtemps. Saint Thomas d'Aquin, au XIII^e siècle, hésitait entre le premier âge de la vie (7-14 ans) et la maturité (21-50 ans). Mon expérience de vingt ans d'épiscopat me fait préférer fortement la maturité des confirmands.

Ceux-ci, à partir de 15-16 ans, même s'ils sont peu nombreux, ont un parcours spirituel souvent remarquable, qui les conduit à rédiger des lettres de demande, adressées à l'évêque, d'une réelle profondeur. Revenir à l'enfance constituerait une régression pastorale. Car cette pratique serait contraire à l'aspiration à l'autonomie personnelle, caractéristique de notre culture européenne. Nous ne sommes plus au temps de Clovis qui, devenant chrétien sous l'influence de sa femme Clotilde, se fait baptiser avec tous ses soldats. Ni au XVI^e siècle avec le fameux principe « *cujus regio, ejus religio* », heureusement dépassé.

René Souriac, Michel Dagrass et la plupart des intervenants insistent avec raison sur les « *signes des temps* » et leur nécessaire discernement. C'est une conviction fondamentale du Concile. L'Esprit saint anime toujours notre société, même si elle n'est plus majoritairement chrétienne. Il continue d'être présent et actif dans notre pâte humaine, avec ses lourdeurs et ses valeurs. À nous de discerner ce que « *l'Esprit dit aux Églises* » (Apocalypse 2, 11). Car il est le premier et le principal acteur de la vie et de la mission de l'Église, nous ne sommes que ses serviteurs. La nécessité de ce discernement rejoint bien les appels du pape François: « *La foi de notre peuple, ses orientations, ses recherches, son attente et ses désirs, quand on arrive à les entendre et à les orienter, finissent par nous manifester une vraie présence de l'Esprit. Faisons confiance à notre peuple, à sa mémoire et à son odorat.* » (Lettre du 16 mars 2016, citée par Marcel Baurier)

Les auteurs du livre ont bien conscience que, la vie étant dans le mouvement, l'Église, organisme vivant, est appelée par son Seigneur non pas à faire machine arrière mais à aller de l'avant, avec le concile Vatican II comme « *boussole* » qui indique la bonne direction (expression de saint Jean Paul II).

L'ÉGLISE CHANGE DE FIGURE MAIS NON DE STRUCTURE ESSENTIELLE

Depuis deux mille ans, tout au long de son histoire, l'Église est toujours instituée par Dieu, à travers son fondement qu'est le Christ et le don permanent de l'Esprit saint. Mais cette structure fondamentale – Peuple de Dieu, Corps du Christ, Temple de l'Esprit – se vit à